

# PRINCIPES DE L'ÉDUCATION COLONIALE

MARCIEN TOWA

L'idéologie colonialiste, fondement de notre éducation de naguère, se découvre de prime abord comme un nœud d'incohérences et de contradictions. Les colonisés, c'est bien connu, sont tous d'éternels enfants, inéducables et irrémédiablement pervers. Il est non moins clair, aux yeux du colonisateur, que la raison d'être majeure de l'entreprise coloniale, c'est de civiliser ces incurables sauvages, d'éduquer ces inéducables. Et de s'attendrir sur les résultats étonnants de cette œuvre : « Presque toujours, écrit en 1931 un Gouverneur de l'A. O. F., un certain M. Brévié, l'ardeur au travail des élites indigènes est exemplaire. Nos jeunes élèves mettent leur honneur, leur gloire, leur vanité, à pénétrer toujours plus avant dans la culture française, à se faire une âme à l'image de notre idéal. » Quel encouragement ! Mais non : cette soif de connaître inquiète bien au contraire M. Brévié qui, peu après, déclare : « Nous devons prendre garde de ne pas les y inciter par une alimentation intellectuelle trop forte pour leurs facultés d'assimilation » ; le risque est grand, à coup sûr, de détraquer ce qui tient lieu d'esprit à ces primitifs : humanisme d'abord !

La méprise est de considérer le racisme des colons comme un système de pensées susceptibles de vérité ou de fausseté. En réalité, observe J. P. Sartre dans la « Critique de la Raison Dialectique », « ce n'est en aucune façon une pensée ». Les formules racistes du colonialisme sont apparues en même temps que l'instauration du régime colonial lui-même. Elles n'ont aucun sens en tant qu'elles prétendent énoncer des connaissances sur le colonisé et ne sont rien d'autre que le régime colonial lui-même dans son expression verbale. En d'autres termes, le racisme colonial traduit l'intérêt commun et la solidarité des colons contre les colonisés. Il en résulte que l'éducation coloniale et l'idéologie sur laquelle elle reposait ne peuvent se comprendre que replacées dans la perspective de la motivation essentielle de tout le régime colonial : l'exploitation économique.

## 1) L'essence du régime colonial

On a dit et répété que la colonisation est née de la cupidité européenne. Mais il faut bien voir que notre planète porte bien d'autres peuples cupides. Par conséquent une compréhension suffisante du phénomène colonial appelle d'autres déterminations : pourquoi l'Europe a-t-elle pu satisfaire sa rapacité en soumettant l'univers à l'exploitation, pourquoi l'Europe a-t-elle pu dominer le monde ? Diverses théories ont été échafaudées pour répondre à cette question.

L'idée d'une « Mission civilisatrice » ne nous retiendra pas, car on ne dit rien, en invoquant une problématique « Mission » de l'Europe si l'on omet de préciser qui l'a confiée à l'Europe, quand et pour quelle raison. De nos jours, on trouve plus adroit de nous expliquer que le secret de la puissance européenne réside dans le christianisme, qui serait essentiellement actif. Ce qui est encore extravagant, puisqu'il est suffisamment établi que la propension du christianisme, comme d'ailleurs de toute religion, c'est la résignation, la passivité. Par suite, il faut dire que l'Europe est devenue puissante malgré le christianisme, et non à cause de lui. Ce n'est pas le christianisme qui rend l'Europe forte, c'est au contraire l'Europe qui communique sa force d'expansion au christianisme. C'est pourquoi cette volonté de nous présenter la foi comme la cause profonde de la puissance européenne nous paraît bien suspecte, surtout de la part de certains Incroyants.

D'autres prennent plus de détours pour aboutir à la même conclusion. « A la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, constate Jaspers dans " Origine et Sens de l'Histoire ", l'Europe semblait avoir établi sa domination sur le monde. » Tout paraissait donner raison à Hegel lorsqu'il affirmait : « Les hommes ont fait le tour du monde ; pour les Européens, c'est un cercle dont ils sont le centre. Ce qu'ils ne dominent pas encore ne vaut pas la peine d'être soumis ou sera conquis plus tard. » La raison essentielle de ce phénomène, « l'élément nouveau, différent, absolument original, que l'on ne saurait comparer à rien de ce que peuvent offrir l'Asie ou même la Grèce, ce sont la science et la technique modernes de l'Europe. » Mais selon Jaspers, l'esprit scientifique moderne repose en définitive sur la « religion biblique. » On voudrait des preuves ! les voici : tout d'abord, la morale de la religion biblique exige le respect de la vérité, respect sans lequel il n'y a pas de science possible ; — comme si les philosophes et les savants antiques ne faisaient pas preuve d'un plus grand respect de la vérité que les théologiens de la « religion biblique », dogmatiques et inquisiteurs. En second lieu, le monde, selon la re-

ligion biblique, a été créé par Dieu, par conséquent tout est bon, « omne ens bonum est » en tant qu'œuvre de Dieu ; — comme si même sur la gale (Phlébe) ou l'orgasme (Phèdre) une courtoisie plus d'a priori et inhibés par d'innombrables pudibonds, bourrés de preuve serait la fécondité du conflit théologique entre l'absurdité apparente du monde et la croyance en un Dieu créateur, car si Dieu est le Créateur, il doit répondre de sa création. Tel fut bien le sens du tourment de Job qui soutint « une lutte contre Dieu pour Dieu » ; — comme si l'opposition entre l'optimisme providentialiste et l'existence du mal ne se rencontrait pas dans toutes les religions. En tout cas, ces subtilités ne peuvent obscurcir cette évidence que la science s'est développée en réaction contre la « religion biblique » et en dehors d'elle. Les célèbres antinomies kantienne montrent que l'opposition est radicale entre les principes de la science et les dogmes chrétiens, tels, précisément, que celui de la création.

La faiblesse des arguments avancés par un philosophe de l'évergure de Jaspers fait voir la difficulté sinon l'impossibilité de dériver de la théologie chrétienne l'essor de la science. L'adoption de la théorie de Jaspers aurait les effets les plus graves : elle nous voilerait la véritable raison de la puissance européenne et nous abuserait dans notre propre recherche de la puissance ; elle ferait passer, avec la science et la technique dont l'universalisation est assurée, l'ensemble de la culture européenne. En liant à ce point le christianisme à l'aventure européenne, il serait plus aisé de présenter ceci comme une voie que Dieu se serait frayée pour s'incarner dans le monde ; et si d'aventure on s'étonnait que Dieu se soit choisi une telle voie, un Pangloss vous prouverait toujours que les voies de Dieu sont mystérieuses pour nos faibles esprits...

En fait, pour expliquer l'apparition et l'essor de la science en Europe, il faudrait avant tout se référer à la nature des provocations spécifiques du milieu que l'Europe eut à affronter tout au long de son histoire. Il suffit pour notre propos, après avoir écarté ces pseudo-explications, de souligner cette vérité essentielle : ce sont la science et la technique qui ont doté l'Europe d'une puissance militaire sans commune mesure avec celle du reste de l'humanité. Nouvel « Anneau de Gygès », elles lui assuraient à la fois l'omnipotence et l'impunité. La tentation était forte pour l'Europe d'appliquer à toute l'humanité la loi de la jungle : elle y succomba. La colonisation, reconnaît Albert Sarraut, fut un épisode sanglant de la lutte pour la vie, épisode au cours duquel, précise Césaire, l'Eu-

rope se rendit « comptable devant l'humanité du plus haut tas de cadavres de l'histoire. » La colonisation peut donc se définir comme un régime d'exploitation fondée sur la violence.

### 2) La ruse et le mensonge dans le régime colonial

L'homme qui use de la violence pour dépouiller injustement de son bien un autre homme est un malfaiteur ou un brigand. La conscience morale universelle condamne en effet un tel abus de la force. Aussi quiconque est victime d'une telle agression se croit-il spontanément tenu à la riposte ; on ne cède à l'agresseur que si l'on y est acculé. Or observe Valéry, « une guerre dont l'issue n'a été due qu'à l'inégalité des puissances totales des adversaires est une guerre suspendue ». Car la paix véritable ne serait possible que si tout le monde était satisfait. Le vainqueur est évidemment toujours satisfait ; pour que la paix ne soit pas seulement une suspension des hostilités, il est essentiel que le vaincu le soit aussi de quelque façon. C'est dire que la force nue constitue un moyen de domination bien précaire. Contrairement à ce que croit la sagesse populaire, la ruse n'est pas seulement l'arme des faibles, car elle n'est pas moins nécessaire aux forts pour rendre les vaincus contents et faire durer la domination. C'est pourquoi l'opresseur qui se contente de la force brutale ignore l'a b c de l'oppression.

Depuis la Renaissance la prise de conscience par l'Europe de sa supériorité militaire n'a cessé de grandir, et avec elle, la volonté de domination mondiale : elle a eu le temps d'acquiescer l'art de combiner savamment la force et la ruse, mieux, de se faire en quelque sorte combinaison savante de force et de mauvaise foi. Dans son « Essai sur l'inégalité des races humaines », Gobineau fait cet aveu : « Notre civilisation est la seule qui ait possédé cet instinct et en même temps cette puissance homicide ; elle est la seule qui, sans colère, sans irritation, et en se croyant au contraire douce et complaisante à l'excès, en proclamant la mansuétude la plus illimitée, travaille incessamment à s'entourer d'un horizon de tombes. La raison en est qu'elle ne vit que pour trouver l'utile ; que tout ce qui ne sert pas dans ses tendances lui nuit et que, logiquement, tout ce qui nuit est d'avance condamné et, le moment venu, détruit. » Et il n'est pas entièrement faux que cette civilisation a inventé « mille subterfuges pour concilier le cri de l'équité avec le cri plus impérieux encore d'une rapacité sans bornes », qu'elle crée « des mots, des théories, des déclarations pour innocenter sa conduite. » Non, Fanon n'exagère rien en constatant : l'Europe se proclame le champion de l'humanisme tout en massacrant l'homme partout où elle le rencontre. Le colon, chaque fois que cela était possible, se présentait en

ami. Nombreuses furent les colonies dont l'acte de naissance fut marqué au sceau de la mauvaise foi des « explorateurs » anglais, français, portugais ou allemands. Même dans le cas où la conquête militaire se révélait inévitable, il fallait, après l'occupation, exploiter effectivement le pays, le mettre en valeur. Cette entreprise, objectif essentiel de la colonisation, n'était pas réalisable sans la participation des indigènes. Il importait par conséquent d'obtenir d'eux la résignation, le consentement à l'oppression, ou même (pourquoi pas) l'amour de l'oppression.

### 3) Fonction de l'éducation coloniale

Chaque fois que l'on se propose d'introduire des transformations importantes dans les idées, les croyances et les dispositions des hommes, il s'offre un seul moyen adéquat : l'éducation. La colonisation visait à réduire les indigènes en moyens de production. Mais la production n'était pas pour nos peuples un but aussi préoccupant que pour les Européens. En tout cas notre production n'était pas de même nature que celle que projetaient les colons. D'autre part, notre civilisation n'était pas comme celle des colons à base d'écriture et leur langue nous était inconnue. Enfin et surtout, nos peuples étaient libres et hostiles à l'oppression.

Pour qu'ils se plient au rôle que les colons voulaient leur assigner, ils devaient au préalable subir une transformation profonde grâce à l'éducation, ou plus exactement, au dressage. Tout d'abord un minimum de connaissance de la langue du maître était indispensable : ne fallait-il pas saisir ses ordres ? Indispensable, l'acquisition d'un minimum de connaissances professionnelles, juste assez pour l'accomplissement de certaines tâches simples. Mais le plus urgent et le plus important c'était ce qu'on pourrait appeler le désarçonnement intérieur du colonisé : détruire à la racine toute velléité de résistance, instiller la résignation, la soumission, la bassesse, bref substituer à la mentalité d'homme libre une mentalité de sujet, façonner au colonisé une âme d'esclave. L'indigène devait se convaincre à sa faiblesse et de sa perversité originelles. Et le plus vaincre de sa faiblesse et de sa perversité originelles. Et le plus vaincre serait que les vaincus soient contents et qu'ils aiment le maître, qu'ils lui soient reconnaissants d'avoir daigné les soumettre. La tâche ici est facilitée par la fascination admirative que le maître exerce sur le vaincu, lequel ne tarde pas, le poète nous en avertit, à entonner des chants de boue :

« Parbleu, les Blancs sont de grands guerriers  
Hosannah pour le maître et pour le châtre-nègre. »  
(Cahier d'un Retour).

## 4) Rôle du christianisme missionnaire dans l'éducation coloniale

Pour obtenir ce résultat, rien de tel que le christianisme. Si la religion n'est pas seulement « l'opium du peuple », comment nier qu'elle le soit aussi ? Une nation ou une classe engagée dans une entreprise de domination et d'oppression est conduite à utiliser à cette fin tous les moyens idéologiques qu'elle a à portée de main (évolutionnisme, psychanalyse...). La réussite exceptionnelle du christianisme dans cette besogne tient à l'emprise qu'il exerce sur les masses et à la profondeur de cette emprise, puisqu'il envahit l'âme toute entière jusqu'aux recoins les plus secrets et les plus intimes. Le ministre du culte investit ce centre de surgissement de soi qu'est la volonté, il en prend possession. C'est lui qui, à la place du fidèle, définit le bien et le mal, les actes bons et les péchés, et ainsi lui ravit la liberté de décision et toute responsabilité, puisque c'est un autre qui, en définitive, décide pour lui. Le prêtre catholique va même jusqu'à imposer au fidèle un comportement religieux sans signification pour ce dernier, à lui faire tenir des propos pour lui dépourvus de sens ; ainsi le croyant en vient à renoncer au jugement et à faire ce qu'il ne comprend pas. Ceci revient à dire qu'il se vide de toute infériorité, se dépouille de son moi, le fidèle se fait chose au bénéfice de l'Absolu, par la médiation du ministre du culte.

Le christianisme missionnaire offre cette particularité que l'Absolu auquel le colonisé christianisé et crétinisé est sommé de sacrifier son moi, c'est aussi le coffre-fort des entreprises coloniales, que le ministre du Christ est aussi le ministre de ces mêmes sociétés. Entre l'Eglise missionnaire et le colonialisme un pacte immonde fut scellé aux termes duquel chaque messager de Dieu devait abriter sous les plis de son froc, un colonialiste. On vit donc les régimes laïcs, hostiles par principe à l'école confessionnelle en métropole, encourager et subventionner l'enseignement confessionnel dans les colonies. Et c'est ainsi que les missionnaires acquirent chez nous le quasi-monopole de l'enseignement. Les résultats furent merveilleux. Les enfants se pressèrent aux portes des écoles qui seules offraient le moyen de pouvoir jouer quelque rôle dans la société coloniale. Pour bénéficier des écoles chrétiennes, une seule condition : devenir chrétien.

Et pendant que l'administration procédait au désarmement physique notamment par l'interdiction de la fabrication locale des armes à feu, qu'elle ruinait l'artisanat indigène comme en Inde, qu'elle emprisonnait les génies comme notre grand Sultan Njoya, les missionnaires, selon une habile division du travail, livraient l'assaut aux cultures autochtones, véritables remparts spirituels de

nos peuples, retrouvant dans ce combat contre le « mal », l'ardeur sacrée et l'enthousiasme de leurs aînés, les Inquisiteurs ; le « mal », c'est-à-dire, nos religions, notre morale, nos arts, notre littérature ! Le coup le plus fatal pour nos cultures fut sans doute la suppression des Initiations, organe de transmission essentiel de ces cultures, du sens de nos traditions. Elles disparues, nos civilisations cessaient d'être vivantes, devenaient opaques, privées d'âme. Les missionnaires imposèrent comme devoir aux colonisés de détruire de leurs mains, sous peine de péché, leur propre culture. Ce qui fut fait.

S'étant ainsi installé à domicile dans notre infériorité, l'ennemi pouvait nous régenter du dedans, taxer de fétichisme le recueillement devant la statue de l'ancêtre pour ranimer le goût de la liberté et les énergies endormies, prohiber toute velléité de résistance à l'oppression comme haine criminelle, jeter l'anathème sur tout mouvement nationaliste, obliger en conscience à voter pour le candidat béni-oui-oui, bref, nous manœuvrer comme des mécanismes bien montés pour « la bonne marche » de la colonie.

## 5) L'assimilationnisme

Inculquez à un homme la conviction qu'il est de trop, qu'il parasite le monde, qu'il est le mal, et en face de lui, posez l'autre comme la perfection même : du coup vous le déterminez à imiter l'autre, à tenter de devenir l'autre. Il en va de même pour les peuples. Le colon a réussi à convaincre le colonisé de sa non-valeur, et à se poser lui-même comme la valeur, et par cela seul, il a déclenché chez le colonisé un mouvement d'imitation servile, d'aliénation de soi. L'assimilationnisme, c'est le propos délibéré d'obtenir du colonisé l'aliénation de soi, la perte dans l'autre ; il se veut acculturation et pré-suppose la déculturation, euphémisme pseudo-scientifique couvrant une terrible réalité : le génocide culturel. Tel serait du moins l'aboutissement de l'entreprise. La tentative assimilationniste remporte en tout cas un succès, le plus étonnant à coup sûr du colonialisme, celui de rendre l'oppression attrayante, de remplir l'esclave de reconnaissance pour le maître, d'amour pour l'esclavage, bref d'inoculer à l'esclave le masochisme. En effet la volonté du colonisé de devenir l'autre, de se diluer dans l'autre, culturellement et même physiquement, parce qu'il n'a plus foi en lui-même, parce qu'il est dégoûté de lui-même constitue un acquiescement au grand mensonge selon lequel la colonisation est accomplissement d'une mission civilisatrice. Or ne perdons pas de vue que la destruction des cultures autochtones est une nécessité de guerre. Elle fait partie intégrante de toute oppression tant soit peu étudiée et suppose la compréhension du fait que la culture d'un peuple, c'est le centre d'élaboration de ses

réactions défensives comme de ses actions offensives, c'est son arsenal le plus redoutable, puisque l'arsenal physique lui-même y a son origine.

A propos de l'assimilationisme, on a coutume d'opposer l'attitude britannique faite d'indifférence méprisante à l'égard des cultures indigènes, à l'attitude française visant à transformer les Nègres et les Arabes en français. Il y aurait plus de générosité dans l'assimilationisme français qui impliquerait la reconnaissance de l'humanité du colonisé jugé digne de s'identifier à son maître, tandis que l'Anglais nourrirait le sombre dessein de le maintenir éternellement dans les ténèbres extérieures de la sauvagerie et de la sous-humanité. En fait, la différence est plus apparente que réelle. Les deux attitudes s'identifient foncièrement, l'une et l'autre supposant la négation des cultures indigènes et la vision à distance des colonisés comme autres, comme choses. Seulement, et c'est là la nuance, tandis que le Britannique, après avoir identifié l'indigène au mal et le colonisateur au bien, laisse pour ainsi dire le processus d'aliénation du colonisé se dérouler de lui-même, le Français s'avise du bénéfice politique qu'il pourrait tirer de ce processus en le présentant comme la justification, la raison d'être de l'asservissement.

#### 6) Caractère contradictoire de l'assimilationisme

La destruction des cultures indigènes est un acte dont la gravité ne peut échapper au colonisateur. Ce nouvel iconoclasme, pas plus que l'ancien, ne saurait être gratuit. Ici encore le manichéisme raciste offre la justification : ce qui est détruit, ce ne sont pas des cultures, mais le mal. D'une façon plus générale, ce manichéisme apparaît comme le pivot de toute la casuistique colonialiste ; il justifie le colonialisme dans son ensemble - en fait, nous l'avons noté, il n'en est que l'expression - et chacun de ses aspects en particulier. Le colonialisme, comme tout régime, veut se pérenniser. Traduction du système colonial, le manichéisme colonialiste doit être, comme ce système lui-même, considéré « *sub specie aeternitatis* », sous l'angle de l'éternité.

Mais cette opposition manichéiste déclinée, d'autre part le phénomène de l'assimilation, dont le colonialisme français fait une théorie justificative, l'assimilationisme. Or il est aisé de voir que le colonisateur n'a nulle envie d'assimiler le colonisé. Qu'est-ce que cela signifierait ? Qu'il n'y aurait plus de sujets, plus de colonisés et partant, plus de colonisation. La colonisation se fixerait pour objectif sa propre destruction. Or où a-t-on jamais vu un régime se donner délibérément la mort, se faire en quelque sorte *hara-kiri* ? Tout le monde a saisi le sens des slogans assimilationnistes : « Algérie

française », « Algériens, Français à part entière. » Le colonialiste est foncièrement manichéiste ; l'assimilationisme relève de son être-pour-autrui.

#### 7) Éducation et néocolonialisme

Cela revient à dire que le véritable souci du colonialiste n'est pas de rendre le colonisé identique à lui-même, mais de le maintenir « bien à sa place », c'est-à-dire, et c'est naturel, de perpétuer le régime. Aux beaux jours de la colonisation, l'éducation était réduite à la portion congrue, strictement limitée aux besoins en main-d'œuvre et en auxiliaires. Dans toutes les colonies était appliqué, à des degrés divers, le « sage » principe qui commandait la politique de la Belgique au Congo : « Pas d'élite, pas d'ennuis. » Les Allemands, après 29 ans de colonisation, ne laissaient au Cameroun que 38.833 élèves. Jusqu'en 1930, l'enseignement public, sous la domination française, ne dépassait pas 5.000 élèves. En 1948, ces effectifs étaient encore 18.600. C'est seulement depuis cette période que la progression devient nettement ascendante.

Ce changement de rythme coïncide avec l'éveil de la conscience politique et le refus du colonialisme. C'est vers la même époque que l'enseignement secondaire s'amorce et que des boursiers sont envoyés en Europe. Nouvelle accélération avec l'avènement de l'indépendance. En 1962 les effectifs de l'enseignement primaire s'élevaient à 427.129 ; ils sont cette année 489.808. Ces quelques chiffres montrent que, bien loin de viser l'expansion de la civilisation européenne, la colonisation y fait obstacle. C'est dans la mesure exacte où nos peuples parviennent à desserrer l'étreinte coloniale qu'ils peuvent s'enrichir de la culture européenne. La nature du colonialisme exige que l'indigène soit privé de toute culture, non seulement de la sienne propre, mais également de celle du maître. L'assimilation, l'intégration, il ne fut jamais question de la réaliser ; nous savons maintenant qu'elle fut toujours un attrape-nigaud.

Grâce à la libération politique, au contraire, non seulement nous renouons avec nos valeurs, mais nous nous ouvrons également à celle des autres. Plus précisément, nous renaissions à la culture, laquelle est certes originalité, particularité, mais originalité qui, pour être féconde doit, sans pour autant se diluer dans le général inculte, se faire accueil du différent, ouverture à l'autre. L'actuelle intensification des efforts de l'Europe et de l'Amérique pour développer leur culture en Afrique, notamment par la multiplication des centres culturels, est donc bénéfique en soi. Cependant il convient de rester attentif au contexte néocolonialiste dans lequel ces efforts



enseignée et de ce fait se dégrade en coutumes et en comportements dont le sens se perd, ensuite et surtout parce qu'elle ne conduit plus à l'essentiel, que l'essentiel la nie tout au contraire, et par conséquent ne vaut même plus la peine d'être acquise ; et d'un autre côté, elle n'est plus vivifiée par une praxis axée sur l'essentiel.

L'évolué, lui, c'est l'enfant légitime du régime colonial et de son système d'éducation. Il affecte des manières de Blancs, mais de la culture de ce dernier il ne lui a été possible d'apprendre que le minimum pour être un exécutant subalterne, c'est-à-dire, fort peu de chose. Quant à la culture africaine, il veut l'ignorer et l'ignorer en effet en ce sens qu'il n'en a aucune intelligence et n'en a guère conscience. Mais son comportement effectif n'en continue pas moins à être souterrainement déterminé par elle. Car en lui la culture africaine n'est pas, à proprement parler, morte, mais dégradée ; elle a perdu pour lui toute signification et tout prestige, mais elle l'imprègne du dehors, par la pression du milieu ambiant. L'évolué ne rencontra l'Européen qu'au travail ; il connaît donc fort bien la rudesse de l'autorité du Blanc, mais c'est tout ce qu'il sait de lui. Tout le reste de son existence se déroule en milieu africain, milieu qu'il refuse, qu'il méprise, mais qui le fait malgré lui et à son insu. Plus exactement ce n'est pas lui qui refuse et méprise l'univers africain, c'est un autre, le Blanc, qui le refuse et le méprise en lui. Nous obtenons ainsi la définition du mode d'existence de la culture indigène chez l'évolué : c'est son inconscient refoulé. Ce texte de Nietzsche trouverait ici son application : « Celui qui vous ôterait vos voiles, vos surcharges, vos couleurs et vos attitudes, il ne lui resterait que de quoi effrayer les oiseaux » ; l'on ne peut « vous supporter ni nus ni habillés, ô hommes de ce temps ! » ; « Êtres éphémères... vous êtes des hommes stériles. »

#### 9) Le point de notre situation culturelle : l'intelligentsia africain

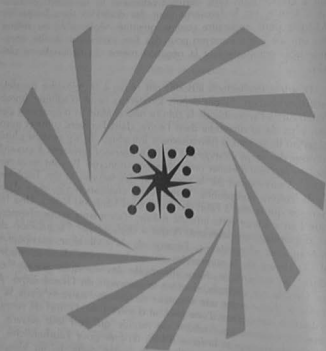
L'intellectuel africain n'est pas proprement le produit de l'éducation coloniale : il en est parfois l'accident, mais le plus souvent, il est le nuage qui annonce l'orage et signale le commencement de la fin. C'est plutôt un phénomène de la décolonisation, car répétons-le, le colonialisme n'avait pas le goût du suicide pour susciter de lui-même des adversaires probables. L'intellectuel africain, ce n'est pas exactement l'étudiant qui a passé un certain nombre d'années en Europe, mais tout Africain ayant acquis une réelle culture moderne soit dans les universités européennes, soit par des efforts personnels. Nombreux sont les cadres destinés à la

simple exécution, qui, mûs par leur soif du savoir, ont déjoué les calculs des colons et largement dépassé le niveau d'instruction préla culture européenne. Les intellectuels ont pénétré profondément les limites. Leur rupture avec l'Afrique est aussi plus réelle. Ils se sont intégrés à la culture européenne non seulement de façon active et délibérée par leurs études, mais aussi passivement, inconsciemment par l'imprégnation du milieu — dans le cas où ils ont effectué un séjour prolongé en Europe. Aux yeux des paysans, ils sont tout simplement des « Blancs ». Beaucoup d'entre eux le deviennent effectivement dans une large mesure, soit de façon banale, de leurs mœurs, soit en se fanatisant sans discernement pour des idéologies européennes. Certains chrétiens et marxistes aveugles sont à classer dans cette dernière catégorie. Ils semblent condamnés à terme, car le fanatisme pour des doctrines dans lesquelles l'Afrique peut apparaître comme quantité négligeable ou même être utilisée comme moyen pour des fins extérieures à elle, constitue trop manifestement la négation même du nationalisme africain.

D'autres intellectuels africains ont réussi à se rejoindre par-delà l'europanisation. Ils ont depuis longtemps cessé d'adhérer immédiatement à l'ensemble de la culture nègre. Mais ils n'acceptent pas non plus de se dissoudre dans l'autre, dans l'univers culturel européen où ils se sont si fièvreusement introduits. Ils s'y sentent plutôt comme des corps étrangers et ainsi se trouvent renvoyés à eux-mêmes et aspirent à mener une existence autonome. Ils sont aussi renvoyés à eux-mêmes par la perception des lacunes et des faiblesses de la culture européenne. L'âme d'une civilisation s'entoure d'une gangue qui la met à l'abri des jugements hâtifs ou légers. Une fois que l'on a atteint cette intimité même, d'étonnants rapprochements et oppositions se dessinent. A qui a dépassé par l'acquisition des mécanismes élémentaires, l'écorce de la civilisation européenne, il est donné de la surprendre en quelque sorte dans sa nudité, dans son authenticité. Alors elle révèle des manques graves : cette férocité par exemple, derrière le paraître de l'humanisme. Acculés à choisir entre une situation de parents pauvres dans la civilisation européenne d'une part, et d'autre part, l'effort de renouer avec eux-mêmes pour rebâtir un monde qui soit leur œuvre, ils ont eu le courage et la force d'âme d'opter pour l'authenticité. Ce monde européen qui les sollicite de toutes parts, ils en viennent pourtant à le tenir à distance et, comme le leur n'est encore que

rêvé, conçu, ils s'exilent du coup dans une sorte de no man's land culturel. Telle apparaît en somme la négritude, puisque c'est d'elle qu'il s'agit. Spirituellement ses tenants manquent de tout : leur monde n'est pas encore effectif et le monde européen n'est pas le leur. Leur indigence est extrême — mais tout autant leur richesse : ils sont disponibles pour la création, nouveaux démiurges, ils ont à réordonner le chaos <sup>1</sup>.

(1) Cet article peut se suffire à lui-même. Cependant il fait suite à notre précédent article sur l'éducation; et nous espérons en publier prochainement un autre, plus constructif, sur le même sujet.





**This article is Copyright and Distributed under the following license**



**Attribution-NonCommercial-ShareAlike  
CC BY-NC-SA**

This license lets others remix, tweak, and build upon your work non-commercially, as long as they credit you and license their new creations under the identical terms.

[View License Deed](#) | [View Legal Code](#)

**Cet article est protégé par le droit d'auteur et distribué sous la licence suivante**



**Attribution - Pas d'Utilisation  
Commerciale - Partage dans les Mêmes  
Conditions CC BY-NC-SA**

Cette licence permet aux autres de remixier, arranger, et adapter votre œuvre à des fins non commerciales tant qu'on vous crédite en citant votre nom et que les nouvelles œuvres sont diffusées selon les mêmes conditions.

[Voir le Résumé Explicatif](#) | [Voir le Code Juridique](#)

### **Copyright and Take Down notice**

The digitized version of Abbia seeks to honour the original intentions of the paper publication. We continue to publish under the patronage of the Ministry of Arts and Culture: permission for this was given by the minister of Arts and Culture on 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/.. It has not proved possible to track down the surviving authors so we are making the material available under a more restrictive noncommercial CC license. We have setup a takedown policy to accommodate this. More details are available from [here](#).

La version numérisée d'Abbia vise à honorer les intentions originales de la publication sur papier. Nous continuons à publier sous le patronage du Ministère des Arts et de la Culture: permission a été donné par le ministre le 9 August 2019 Ref 1752/L/MINAC/SG/DLL/. Il n'a pas été possible de retrouver les auteurs survivants, c'est pourquoi nous rendons le matériel disponible sous une licence CC non commerciale plus restrictive. Nous avons mis en place une politique de démantèlement pour y faire face. Plus de détails sont disponibles [ici](#).